

Marie dans les Écritures Catéchèse 5

Évangile selon Saint Jean

I - Cana : Jean 2, 1-5

S'il faut caractériser l'Évangile selon St Jean, on peut dire qu'il est le « livre des signes ». Jean ne parle pas de miracles mais de signes. Ces signes dévoilent peu à peu l'identité de cet homme Jésus.

Ainsi, l'épisode des « Noces de Cana » qui pourrait paraître mineur est en réalité la manifestation publique du premier signe de Jésus. Après un prologue méditatif où Jean annonce que ce Verbe Divin, ce Logos : il s'est fait chair pour nous, Jean rappelle que Dieu, « nul ne l'a vu », mais qu'en Jésus, sa « gloire » s'est manifestée pour nous. L'enjeu est donc d'accueillir dans la foi cette bonne nouvelle ou de la rejeter. Chacun pourra dès lors regarder les signes accomplis et juger. Jean dira vers la fin de son Évangile qu'il aurait pu dire beaucoup d'autres choses sur Jésus, mais que ce qu'il a dit était pour que nous ayons la foi : l'objectif est donc clair, faire entrer dans la foi, dans l'espérance du Salut.

On ne connaît pas le nom des mariés. On sait que Jésus et sa mère sont invités et que le vin vient à manquer. Marie fait une demande à son fils. Celui-ci transforme l'eau en vin.

Nous nous attacherons ici à la relation de Jésus à Marie, au regard de notre thème, même si la pointe de ce récit réside bien dans le signe accompli qui commence à dévoiler celui qui vient faire alliance (épousailles) avec l'humanité et dont le signe sera celui du don de sa vie, par son sang, sur la Croix (sang symbolisé dans le vin).

Entre la demande de la mère et l'action du fils, vient une parole de Jésus qui est traduite habituellement par « femme que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue ».

Cette traduction pourrait induire une vision étonnante d'un « agacement » du fils envers la mère, qu'il « rabrouerait » trouvant la demande inopportune. Puis, se ravisant, accomplirait quand même le souhait de sa mère. Cette lecture immédiate, « paresseuse », laisse alors place à des développements regrettables d'une Marie « soumise ». Elle demeurerait dans sa condition « humble » de la femme... Quant au fils, après de la dureté, il « obéirait » finalement, faisant preuve de « gentillesse ».

Cette lecture rend assez incompréhensible la parole de Marie, parole confiante aux serviteurs : « faites tout ce qu'il vous dira ». On ne nous dit pas qu'elle retourne à sa place, « rouge de confusion ».

L'expression grecque dit à peu près littéralement « quoi de toi à moi ? ». Cette expression dénote manifestement une surprise plus qu'un agacement. Jésus n'a encore accompli aucun signe dévoilant son identité. Et voilà que c'est sa mère qui lui demande de poser le premier. Elle a donc compris en son cœur, en sa méditation, quelque chose qui dévoile une profondeur qui semble surprendre le fils lui-même. Cet étonnement se renforce bien par la deuxième partie de la phrase : « mon heure n'est pas encore venue ». Et voilà que tu me demandes pourtant de me dévoiler.

Marie apparaît bien ici comme :

La mère : elle enfante et son enfantement se poursuit puisqu'elle suscite l'action publique de son fils. Par l'eau et le vin, Jésus se dévoile. Enfanter c'est mettre au jour ce qui était caché et en naissance. Enfanter c'est aussi « mettre au monde » ce qu'elle fait ici par-delà la naissance biologique : elle met au monde la parole de Dieu qui va désormais révéler sa présence au sein du monde. En ce sens là elle est humble : elle n'attire pas l'attention sur elle. Son fils n'est pas une occasion pour elle de se mettre en scène. Être mère, n'est-ce pas porter ce regard sur son enfant pour apprendre à le connaître, savoir, percevoir, deviner ce qui se réalise en lui et l'aider à l'enfanter lui-même ? C'est une rencontre qui porte du fruit, qui est féconde.

L'authentique disciple : intelligence du cœur et acuité du regard intérieur, capacité d'accueil du mystère de l'autre. Le disciple sera toujours celui qui sait accueillir et lire peu à peu le mystère de cette présence à ses côtés d'un Dieu qu'il ne reconnaît pas immédiatement. Marie, écoute, regarde, elle « retient tous ces événements dans son cœur ». Recueillir la vie est le propre (selon une des étymologies du mot « religion »), de l'homme religieux. Il tente de ne pas passer à côté de sa vie en étant toujours jeté dans l'extériorité de sa vie.

La prophète de l'Évangile : ce regard de la mère sur son enfant est un regard d'amour. Aimer c'est porter sur l'autre une élection. C'est avoir un regard que l'autre, qui n'aime pas, ne peut avoir. Aimer c'est « élire dans son cœur » et voir en l'autre ce que chacun ne peut voir. L'amour n'est pas seulement sentir (affectivité) mais pressentir (intelligence de ce qui se passe en l'autre). En ce sens, tout amour est prophétique : il est anticipation, dévoilement découverte de l'énigme qu'est l'autre.

II- Marie aux pieds de la Croix : Jean 19, 25-27

Dans la compréhension que Jean a de Jésus, si Marie est au premier signe qu'accomplit son fils, il est essentiel qu'elle soit présente au dernier, celui qui récapitule tous les autres et manifeste l'amour de Dieu pour l'humanité : l'offrande de la Croix. L'eau est le vin des noces de Cana annonçant l'eau et le sang versés du côté du Christ scellant l'alliance avec l'humanité : ce sont les noces ultimes, un amour qui va jusqu'au don de soi, sans retournement d'aucune violence contre les adversaires.

Le dialogue très court entre Jésus crucifié et le disciple (sans doute Jean, mais il faut qu'il demeure ici LE disciple, potentiellement tout disciple), au sujet du lien avec Marie est riche. **Nous avons vu que mettre au monde, c'est accueillir la vie qui vient d'en haut (annonciation), c'est porter en soit le mystère de la vie, mystère caché dans les entrailles (visitation), c'est dévoiler cette vie cachée (naissance biologique mais aussi naissance à la vie publique), c'est méditer en une contemplation intérieure l'identité qui se dévoile de l'autre (prophétie de tout amour). Lorsqu'on met au monde, on peut aussi dire que c'est un monde (à travers cet enfant) qui vient au jour. Aux pieds de la Croix, nous découvrons que mettre au monde c'est prendre la risque, le pari de livrer l'enfant à ce monde, de l'offrir à ce monde. Je ne peux donc haïr ce monde si je livre mon enfant à ce monde. Je ne peux que désirer que ce monde soit sauvé. Marie donne la vie à l'enfant, et l'enfant à la vie. L'amour s'accomplit pleinement : l'amour est toujours offrande au bout du compte, il ne peut garder pour soit à moins de tuer la vie. L'amour est accompli deux fois si l'on peut dire : Avec la Croix c'est toujours de naissance qu'il s'agit : son fils est livré, donné, offert. L'amour porte en lui la Croix, l'écartèlement, le passage, la pâques douloureuse du don. L'unique que l'on porte : cet enfant, se révèle universel. La mère d'un enfant, découvre en sa maternité qu'elle est mère de tout enfant. Elle accède à la maternité plénière en Jésus. « Voici ta mère, voici ton fils ».**

Évangile selon Saint Luc

III- L'Annonciation Luc 1, 26-38

Il y a deux récits d'annonciation chez Luc : l'un annonçant la naissance Jean-Baptiste, l'autre la naissance de Jésus. C'est la comparaison des deux récits qui donne tout le sens de la nouveauté du récit de l'annonce faite à Marie.

1) Naissance de Jean-Baptiste : faite à Zacharie, l'homme. La femme se définit par l'homme dans l'Ancien Testament : elle est fille puis épouse et mère. Elle n'a pas de statut d'autonomie. Patriarcat.

Naissance de Jésus : faite à Marie : une femme.

2) Naissance de Jean-Baptiste : on commente longuement le statut de ses parents. Elisabeth est définie classiquement par ses ascendants masculins : Aaron. Elle est dite juste, irréprochable, soumise aux commandements pour ses qualités, mais stérile, ce qui se porte comme un déshonneur, une malédiction. Zacharie est prêtre, il accomplit la loi, il excelle dans sa charge, il est celui qui cette année entre dans le Saint des Saints, le lieu le plus auguste du temple de Jérusalem pour accomplir le rite. On est à l'instant le plus solennel : le prêtre brûle l'encens. L'ange respecte donc les hiérarchies et les lieux du judaïsme. Zacharie ressent la crainte du Seigneur (classique) mais sa question est perçue comme un doute.

Naissance de Jésus : succession d'articles indéfinis : une ville, Nazareth (banalité voire trivialité : « que peut-il sortir de bon de Nazareth ?), un homme, Joseph (de la lignée de David, seul détail honorifique), une vierge, Marie (prénom commun, on ne dit pas ses ascendants, aucun éloge particulier n'est fait de cette jeune fille).

On voit ici naître la **simplicité, la pauvreté** bienheureuse de l'Évangile (première béatitude). Pas de grandeur terrestre (ce qui se renouvellera lors de la naissance de Jésus). Dédain des gloires habituelles, du respect des fonctions, et distance vis-à-vis des lieux du judaïsme (ce qui se poursuivra avec la Galilée, et finalement le voile du temple qui se déchirera). **Liberté** nouvelle de l'Évangile : libre de possessions, de liens qui attachent, de charges, de lignées illustres. On notera qu'en Luc, rien n'est dit de la conjugalité de Marie et de Joseph à la différence de Matthieu. Marie demeure fiancée, on ne prend pas la peine de la nommer « épouse ». Un monde nouveau s'annonce avec la gratuité de la grâce, la liberté que donne l'amour, l'humilité du Messie qui se dévoile, un Messie qui sera crucifié. Mettre à bas les représentations de puissance des hommes. C'est la **maternité** de Marie qui ressort, donc son lien avec Jésus.

L'annonce elle-même : le Seigneur est avec toi, c'est l'Emmanuel, le Dieu qui s'annonce comme proche, aux côtés, pas à la place de, pas dominateur. L'annonce est ensuite très claire : tu concevras, enfanteras, appelleras (Jésus = Dieu sauve). La titulature sur Jésus est, elle, impressionnante : grand, fils du Très-haut, trône de David, règne.... Tout est au futur et l'on va du plus proche jusqu'à l'éternité.

Marie interroge mais ne demande aucun signe. Elle adhère, mais elle veut simplement savoir comment, qu'on lui dévoile un peu plus le mystère. **Elle est ici l'image de la foi.** Portée symbolique très forte du récit : à travers la femme, l'humanité qui enfante son Dieu, un Dieu qui s'en remet à l'humanité, qui se dit dans cette fragilité, appelant la créature à son consentement pour devenir gardien, berger de la vie qui lui est confiée. L'impossible (si l'on pense Dieu comme puissance,

pouvoir et immensité) devient possible puisque Dieu se dévoile comme amour (l'amour vient épouser la condition de l'être aimé, il se fait petit).

IV - Marie au fil de l'Évangile : la Sainte famille...

Quelles sont les paroles du Christ sur la famille ?

- Il ne parle jamais de sainteté pour sa famille.
- Quand il parle de cette institution : grande distance : Luc 14, 26 : « si quelqu'un vient à moi sans me préférer à son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et sœurs, jusqu'à sa propre vie, il ne peut être mon disciple ». En Matthieu 10, 35-36 : « Je suis venu opposer le fils à son père, la fille à sa mère, la belle-fille à sa belle-mère. On aura pour ennemi les gens de sa famille ». En Luc 8, 19-20, interpellé par rapport à sa mère, frères et sœurs qui le cherchent, il répond : « qui est ma mère, qui sont mes frères et mes sœurs, ceux qui écoutent la parole de Dieu et la mettent en pratique ». En Luc 11, 27-28, une femme interpelle Jésus en proclamant bienheureuse celle qui l'a porté. Or Jésus lui répond par une autre béatitude : « bienheureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ».
- Nous n'oublions pas enfin l'épisode du Temple où Jésus à 12 ans, dévoile sa mission. Pas de remords exprimé : il est dans la maison de son Père, c'est à lui seul que revient sa piété filiale.

Deux remarques :

1°) **Négative** : Jésus n'applique jamais les titres familiaux de manière littérale : père à Joseph, frère à ses frères de sang, mère en parlant de Marie.

2°) **Positive** : Les titres de parenté sont donnés à tous ceux qui n'y aurait pas droit faute de consanguinité (judaïsme qui se transmet par le sang). Frères = les disciples, ou ses « petits enfants ». Mère frères sœurs = tous ceux qui écoutent la Parole et font la volonté de Dieu. Ceux qui seront donc son Église. Père = uniquement Dieu, ce qui permet la plus grande intimité : « abba, papa ». Tous les hommes sont ses enfants, donc frères : famille universelle en Dieu.

Le constat : Les mots du vocabulaire de la famille sont extraits de leur sens charnel vers une sémantique beaucoup plus large.

Interprétation :

Jésus ne remet pas en cause l'amour vécu dans la famille. L'objet de la critique est bien plutôt que cet amour, les sacrifices qu'il impose, se referme sur les seuls liens de la chair et du sang, les liens de la nature, sans aucune ouverture à l'Esprit, à l'universel. Chacun de nous est lié à une famille, cela relève de la nature : aimer ses proches, les païens eux-mêmes le font très bien. En revanche, entendre que Dieu est Père et qu'il m'invite à accueillir tout être humain comme un frère et à l'aimer comme mon prochain, relève d'un message de grâce qui ouvre la vie à une autre dimension. Un amour replié sur les liens charnels peut devenir étouffant et élever des barrières autour de lui, alors que l'Esprit souffle où il veut.

C'est une parenté de l'Esprit que Jésus valorise, la parenté selon la chair n'étant pas remise en cause : Jean 17, 21 : « Que tous soient Un ».

L'amour est un « envoi », ce que ne cesse de faire le Christ dans les évangiles : « Va et... ». Une famille est appelée à commencer par un amour secret (un homme et une femme s'aiment), qui s'institutionnalise et se rend ainsi public, puis s'agrandit avec l'accueil des enfants, et s'ouvre aux solidarités multiples ainsi générés pour s'ouvrir à l'infini de la communion du Royaume.

Ainsi Marie n'est pas mère parce qu'elle n'est qu'une matrice, mais parce que dans l'Esprit elle réalise le don qu'elle fait de son enfant au monde, pour la vie du monde. Elle peut alors participer à l'enfantement de l'Église naissante, soutenir la mission des Apôtres, et se révéler mère de tous les croyants, par son propre chemin.

Pour être plus exhaustif vis-à-vis des écrits du Nouveau Testament, il faudrait parler du récit de la visitation en Luc, Marie au cénacle dans les actes des apôtres et la femme qui a pour manteau le soleil dans la vision de l'apocalypse.

V- Marie dans les évangiles apocryphes :

Lorsqu'on évoque la figure de Marie, il est difficile de ne pas évoquer les évangiles apocryphes (apocryphes = « tenus secrets », évangiles non « canoniques » = réguliers). Certains de ces évangiles sont très anciens et datent du II^{ème} siècle. On en écrira jusqu'au VII^{ème}. Les évangiles apocryphes répondent essentiellement à trois visées :

1°) Les premiers Chrétiens ont repris la tradition juive de la « haggada » (légendes sacrées autour de personnages de l'Ancien Testament) et ont créé leurs récits à eux sur les personnages du Nouveau Testament.

2°) Comblent « les manques » des évangiles canoniques : par exemple l'enfance de Jésus dont il n'est quasiment rien dit.

3°) Considérer les évangiles canoniques comme insuffisants dans leur enseignement, comme faits pour « les simples ». Des « évangiles gnostiques » paraissent alors pour livrer un enseignement pour initiés. Ces évangiles ne sont plus à proprement parler des récits, mais des enseignements sur des sujets aussi large que la question du mal par exemple (évangile selon Judas = Judas est missionné par Jésus pour le trahir, il montre ainsi que bien et mal sont associés et forment une harmonie, ce qui est une thèse classique dans certaines philosophies). Il y a aussi l'évangile de Marie-Madeleine qui est connu comme évangile gnostique.

Lorsqu'on évoque Marie, les évangiles canoniques disant très peu de choses sur elle, des évangiles apocryphes ont « comblé ces lacunes » par des récits empruntés de merveilleux. La majorité des représentations picturales sur Marie provient de ces évangiles (fuite en Égypte, enfance de Marie...). De même, certaines fêtes liturgiques comme la présentation de Marie au Temple seraient incompréhensibles sans cette littérature apocryphe. Nous ne saurions pas plus les noms des parents de Marie : Anne (qui est la mère de Samuel dans l'Ancien Testament) et Joachim (sans doute le riche mari de Suzanne dans le livre de Daniel), sans ces évangiles apocryphes. Ce qui est dit de Marie (Myriam), mère du prophète Issa (Jésus) dans le coran, vient aussi des évangiles apocryphes. Ce qui montre bien les liens entre les rédactions du coran et les écrits chrétiens de l'époque dans cette région du Moyen-Orient.

J'ai choisi deux extraits : un du Protévangile de Jacques dont la visée est très claire puisqu'il s'agit de défendre la virginité de Marie même après la naissance de Jésus, et l'autre du pseudo Matthieu qui nous présente une Marie enfant, vivant au temple, nourrie par les anges et guérissant tous ceux qui la touchaient...

Ces récits montrent bien cependant qu'une dévotion mariale s'est très vite installée dans les premières générations chrétiennes.